Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 18 (1889)

Heft: 11

Artikel: Un nouveau traité de pédagogie [suite]

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1039925

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

XVIIIe ANNÉE N° 11. DÉCEMBRE 1889

BULLETIN PÉDAGOGIQUE

ET LE

MONITEUR DE L'EXPOSITION PERMANENTE

Le BULLETIN paraît au commencement de chaque mois. — L'abonnement pour la Suisse est de 3 francs. Pour l'étranger, le port en sus. Prix des annonces, 20 cent. la ligne. Prix du numéro 30 cent. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à M. Horner, au Collège de Fribourg; ce qui concerne les abonnements, à M. Collaud, instituteur, à Fribourg.

SOMMAIRE. — *Un nouveau traité de pédagogie.* — *Pourquoi une chaire de pédagogie à l'Université de Fribourg?* — *La réforme orthographique.* — *Partie pratique :* I. Mathématiques. II. Langue française. — *Bibliographies.* — *Chronique scolaire.*

Un nouveau traité de pédagogie

TROISIÈME PARTIE

De la culture de la sensibilité. (Suite.)

§ 5. *Du sentiment moral, soit de l'amour du bien moral.* (Suite.)

IV. 2. N'exista-t-il aucun précepte positif nous ordonnant d'aimer notre prochain, la seule voix de la raison devrait être assez puissante pour nous empêcher de méconnaître ce devoir et de l'oublier. Ne sommes-nous pas tous les habitants de la même terre, les créatures du même Dieu, les descendants des mêmes ancêtres, les enfants de la même famille et les membres de la même société? N'avons-nous pas tous besoin les uns des autres? Ne demandons-nous pas tous à être aimés de nos semblables, ce qui naturellement et évidemment implique un devoir de réciprocité?

Or la loi naturelle, déjà si manifeste par elle-même, se trouve encore sanctionnée et corroborée par la loi positive. Ce que la raison nous dicte, Dieu nous l'enseigne à son tour et nous le prescrit. Dans l'Ancien Testament, plusieurs préceptes du Décalogue sont uniquement consacrés à nous interdire tout ce qui, dans nos actions, dans nos paroles, ou, même, simplement dans nos désirs et nos pensées, serait en opposition avec l'amour dû

au prochain. Dans l'Evangile, ce précepte négatif est complété par un précepte positif. Il ne suffit pas à Jésus-Christ que nous nous abstenions de nuire à notre prochain, Il nous ordonne, de plus, d'aimer chacun de nos semblables d'un amour vrai et sincère. L'amour du prochain sera même le signe caractéristique auquel le Sauveur du monde reconnaîtra ses véritables disciples.

D'ailleurs, n'eussions-nous ni le témoignage de la raison, ni le témoignage de Dieu, comment ne pas entendre la voix de la nécessité? Pour que la famille soit heureuse et l'Etat prospère, il faut, avant tout autre chose, que la concorde, impossible sans amour réciproque, règne entre les citoyens qui forment l'Etat, comme aussi entre les membres qui composent la famille. Grave vérité, qu'il importe de méditer souvent et, de nos jours, plus souvent que jamais. Pourquoi notre société contemporaine est-elle si agitée? Pourquoi les différentes classes qui la constituent sont-elles en guerre continuelle les unes avec les autres? Pourquoi les esprits clairvoyants sont-ils si préoccupés, et à bon droit, de ce que nous appelons la *question sociale?* Pourquoi l'avenir nous apparaît-il si sombre et si menaçant? La réponse n'est point difficile à trouver. A mesure que l'esprit chrétien s'est refroidi, la charité a cédé le terrain à l'égoïsme, la haine a succédé à l'amour. Que la société revienne donc au christianisme, qui est la religion de l'amour. C'est là seulement qu'elle trouvera le salut. Le jour où la charité chrétienne dirigera de nouveau, dans leurs rapports et leurs devoirs réciproques, le riche et le pauvre, le patron et l'ouvrier, le puissant et le faible, la question sociale sera résolue et le péril social heureusement dissipé. Sans doute, ce serait se faire illusion que d'espérer pouvoir modifier d'un jour à l'autre l'état actuel des esprits. Mais n'est-ce pas là un puissant motif de plus de mettre tout en œuvre pour imprimer une direction plus droite à l'enfance et à la jeunesse, qui succèderont bientôt à la génération présente?

L'amour de nos semblables, tel que la raison, la loi divine et les intérêts sociaux nous le commandent, ne doit pas être confondu avec un sentiment naturel de sympathie, ni avec l'amitié proprement dite. D'une part, beaucoup d'hommes, quoi que nous fassions et quoi qu'ils fassent eux-mêmes, nous resteront toujours antipathiques, sans que nous soyons dispensés pour cela de les aimer dans le sens chrétien de ce mot. La sympathie naturelle n'a souvent rien de commun avec la charité chrétienne, et la charité chrétienne peut et doit souvent s'exercer là où la nature n'inspire qu'antipathie. D'autre part, aucune loi, ni naturelle ni positive, ne nous oblige à admettre tout le monde dans notre amitié plus intime. Pour le dire plus brièvement, l'amitié est affaire de choix, la charité chrétienne doit s'étendre à tous les hommes.

Quels sont les devoirs que la charité chrétienne nous impose? Deux mots les résument tous : *ne faites pas à autrui ce que*

vous ne voudriez pas qu'on vous fasse à vous-même ; et *faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fît à vous-même.* Comme on le remarque, le précepte de la charité est en partie *négatif*, en partie *positif.*

Le sens et le bien-fondé de la partie négative sont d'une évidence telle qu'il serait superflu d'insister. Puisque nous ne voulons pas que le prochain nous nuise, ni dans nos biens, ni dans notre réputation, il est manifeste qu'à notre tour nous ne devons pas non plus causer de préjudice aux biens ou à la réputation d'autrui. Puisque, dans la bonne fortune, nous ne permettons à personne de nous porter envie, nous ne devons pas davantage porter envie à nos semblables quand le sort leur sourit.

Non moins évidente est la partie positive du précepte. Dans le besoin et dans l'affliction, nous voulons que le prochain nous secoure et nous témoigne de la compassion. De là le devoir de secourir aussi nos frères dans la détresse et de compatir à leurs peines. En toute chose et dans toutes les circonstances nous demandons à être traités avec bienveillance, politesse et charité. Voilà pourquoi, à notre tour, nous devons toujours user de charité, de politesse et de bienveillance à l'égard de nos semblables.

Notons encore que pour juger sainement de nos devoirs envers le prochain, nous devons considérer non seulement notre position, à nous, mais aussi la sienne. De ce que, ne manquant de rien, je ne tiens pas à ce qu'on me fasse l'aumône, il ne résulte pas que je sois dispensé de secourir ceux qui souffrent de la faim. En d'autres termes, nous devons faire à notre prochain non pas ce que maintenant et présentement nous demandons qu'on nous fasse à nous-mêmes, mais ce que nous voudrions qu'on nous fît *si nous étions à la place de notre prochain.*

Mais, passons sans plus de retard à la tâche de l'éducateur et de l'école.

Cette tâche est d'abord négative. Nous voulons dire que l'éducateur doit avant tout interdire sérieusement à ses élèves et, au besoin, réprimer avec sévérité tout ce qui est opposé à la charité et à l'amour du prochain. Donc, pas de haine entre condisciples, pas d'égoïsme, pas de jalousie, pas de dénonciations, pas de mauvais traitements infligés par les plus forts aux plus faibles, pas de manifestation de joie quand un camarade a subi un échec ou encouru une punition. Nous voudrions encore voir le maître punir aussi avec rigueur tout ce qui trahit la dureté et la cruauté envers les animaux et les créatures inanimées. Comment croire, en effet, que l'élève cruel envers les animaux et celui qui trouve son plaisir à abîmer les arbres, seront aimables et affectueux envers leurs condisciples ? Il est bien plutôt vrai que l'enfant animé de l'esprit de destruction et habitué à maltraiter les bêtes sera presque toujours insensible, grossier et même cruel à l'égard de ses semblables.

Non content de réprimer le mal, l'éducateur intelligent s'appli-

quera avec non moins de zèle à provoquer le bien. Habituer les enfants à être respectueux et soumis envers leurs parents et leurs maîtres, complaisants et généreux envers leurs frères et leurs sœurs, francs et aimables envers leurs camarades, charitables et compatissants envers ceux qui souffrent ou qui sont dans l'embarras, bienveillants et polis envers tout le monde, voilà une belle et noble tâche, digne de tous nos soins. C'est en forgeant qu'on devient forgeron, dit le proverbe. De même, c'est en accomplissant des actes fréquents de politesse, de générosité, de charité, qu'on devient poli, généreux, charitable. « Un excellent moyen de cultiver la sensibilité, dit M. Compayré, c'est de lui donner l'occasion et de lui procurer les moyens de s'exercer. L'abbé de Saint-Pierre demandait comme exercices scolaires des actes de bienfaisance et de justice. Tout au moins peut-on exiger des enfants, dans leur famille, des actes de tendresse pour leurs frères, de respect pour leurs parents, à l'école des actes de bienveillance pour leurs camarades. Par cela seul qu'il aura été habitué à pratiquer une vertu, l'enfant acquerra le sentiment qui accompagne d'ordinaire et inspire cette vertu. En faisant l'aumône, il apprendra à aimer les pauvres ; en rendant service à autrui, il en viendra à aimer l'humanité. »

On a dit et répété souvent : « Le sentiment se communique, mais ne s'enseigne pas. » C'est là une maxime à laquelle nous ne saurions souscrire sans quelques réserves. Sans doute, je ne puis pas donner un cours de compassion comme je donne un cours d'algèbre ; je ne puis pas davantage exiger de mes élèves une page de sentiment comme j'en exige une de calligraphie. Mais de cette impossibilité il ne résulte nullement, nous semble-t il, que l'enseignement ne puisse influer beaucoup sur l'éveil et la direction du sentiment. Disons mieux : nous admettons que le sentiment se communique, mais nous croyons aussi qu'il se communique en bonne partie par l'enseignement.

Pourquoi tel enfant, par exemple, est-il si peu affectueux envers ses parents ? Parce qu'il ne se rend pas compte des bienfaits qu'il doit à son père et à sa mère ni, peut-être, des sacrifices et des privations que ceux-ci s'imposent pour lui. Pourquoi tel autre enfant est-il si insensible à l'égard des pauvres ? Parce que ne manquant lui-même de rien, il ne soupçonne même pas les souffrances de ceux qui vivent dans le dénuement et la misère. *Ignoti nulla cupido,* disaient les anciens. On n'a pas envie de ce qu'on ne connaît nullement. De même, je ne puis pas avoir pitié d'une douleur dont j'ignore jusqu'à l'existence. Aussi, n'est-ce pas sans raison qu'un philosophe anglais nous assure que l'ignorance est fréquemment la cause de la sécheresse du cœur. Or, comment cette ignorance se dissipera-t-elle sinon par l'enseignement ?

Que le maître rappelle donc fréquemment à ses élèves ce qu'ils doivent à leurs parents, à leurs supérieurs et à leurs bienfaiteurs ! Qu'il ne craigne pas de les entretenir de temps à autre des atroces

souffrances qui affligent un grand nombre de nos semblables! Qu'il leur fasse comprendre que pour le malheureux une parole d'amitié, un témoignage de sympathie sont un baume bienfaisant! Qu'il leur montre l'immense joie causée par une aumône imprévue dans la cabane où régnait la faim! Qu'il leur fasse apprécier hautement le bonheur d'être bénis par la bouche du pauvre et, plus encore, le bonheur d'être bénis par Dieu lui-même! Nous ne pensons pas qu'il existe d'enfant assez insensible pour n'être pas profondément ému, si l'Evangile ou l'Histoire biblique en main, nous savons lui exposer avec quelque éloquence les promesses si touchantes faites par le divin Sauveur aux œuvres de charité spirituelle et corporelle. Répétons donc après M. Compayré : « Le jour où l'enfant aura une juste idée des conséquences de ses actions, il expérimentera vraiment les délices de la sympathie et de l'affection ; il mettra son plaisir dans le plaisir des autres ; il aura décidément franchi le cercle étroit de l'égoïsme. »

Fréquemment aussi, un fait survenu dans la commune, dans la paroisse ou dans les environs fournira à l'éducateur qui en saura profiter, une excellente occasion de trouver le chemin du cœur, en éclairant l'esprit. A ce propos, qu'on nous permette de citer ici un touchant exemple raconté par l'auteur de l'*Ecole maternelle.* Un petit enfant d'une salle d'asile avait perdu sa mère ; au retour du cimetière, il était revenu en classe et, avec l'insouciance de son âge, il parlait et riait avec ses camarades. Lorsque l'heure de la classe eut sonné, la maîtresse s'exprima ainsi : « Mes enfants, nous ne chanterons pas aujourd'hui : pour chanter, il faut être heureux et content. Or, nous ne pouvons pas être contents, parce qu'il y a ici un petit enfant qui n'est pas heureux. Il a eu le plus grand malheur que puisse avoir un enfant : il a perdu sa mère qui l'aimait tant. Ce soir, quand il rentrera à la maison, il ne trouvera plus sa chère maman à embrasser. Vous, mes enfants, qui retrouverez votre mère à la maison, pensez, en l'embrassant, combien vous êtes heureux de ne l'avoir pas perdue : aimez bien votre mère, et pour lui montrer que vous l'aimez, ne lui faites jamais de peine... Soyez aussi très bons avec Charles qui n'a plus sa mère pour l'aimer. » Peut-on imaginer quelque chose de plus simple, de plus naturel, et, en même temps de plus propre à provoquer dans une troupe d'enfants une impression profonde, et, peut-être ineffaçable ?

Ne négligeons pas non plus les exemples historiques. Les histoires, chacun le sait, font le bonheur de l'enfance. Dès que vous commencez le récit d'une histoire, vos élèves, si distraits qu'ils puissent être d'habitude, vous dévorent des yeux et restent muets, comme suspendus à vos lèvres. Eh bien! pourquoi ne laisserions-nous pas de temps à autre dormir en paix le Juif-errant, le roi des aulnes, les brigands et les revenants, pour raconter à nos enfants quelque beau trait de charité chrétienne ? Certes, les traits de ce genre, aussi intéressants que propres à

provoquer de nobles émotions, sont loin d'être rares dans les vies de saint Charles-Borromée, de saint Vincent de Paul, de saint Camille de Lellis, de saint Jean-de-Dieu, de sainte Elisabeth de Thuringe, du cardinal de Cheverus, archevêque de Bordeaux, de Mgr de Belsunce, évêque de Marseille, de Dom Bosco et de cent autres. Sans doute, nous devons espérer que les occasions de se montrer héroïques, qui sont presque toujours les suites de quelque grande calamité ou de quelque grave accident, ne se présenteront pas fréquemment sur le chemin de nos élèves. Mais, en retour, soyons assurés que les occasions de se montrer charitables et bienfaisants ne leur feront jamais défaut.

Cependant, plus encore qu'aux exemples historiques, attachons une importance souveraine aux exemples vivants : « Le meilleur moyen de rendre l'enfant sensible, disons-nous avec M. Compayré, c'est d'être sensible avec lui. L'amour naît d'un autre amour. L'âme s'ouvre et s'abandonne à l'affection qu'on lui témoigne. Entouré de personnes à dispositions bienveillantes, habitué à être un objet d'indulgence et d'amour, l'enfant deviendra tout naturellement doux et bienveillant. La bonté dont il aura éprouvé les effets, il apprendra à la sentir. » — « Que l'instituteur aime ses élèves, ajoute M. Gauthey, et leur cœur répondra au sien. L'amour est naturellement communicatif : il appelle un retour doux et sympathique. L'enfant sent très bien quand il est aimé : il le lit dans les regards, dans les paroles de son maître; et quand il reconnaît dans son maître une patience pleine d'affection, son cœur s'attendrit et s'attache inévitablement à l'être qui se consacre à lui avec tant de dévouement. Alors il accourt à lui avec joie; dans son instituteur il a trouvé un ami et un père. » « C'est là-dessus que je me suis fondé, disait Pestalozzi : je voulais que mes enfants pussent à chaque instant, du matin au soir, lire sur mon front et deviner sur mes lèvres que mon cœur leur était dévoué ; que leur bonheur et leurs joies étaient aussi mes joies et mon bonheur. » Sages paroles, dignes d'être méditées souvent, non seulement par les éducateurs, mais aussi par les parents eux-mêmes. Car, n'oublions jamais cette importante vérité : la vie de la famille et les exemples du foyer domestique ont sur l'éducation de l'enfant une influence mille fois plus puissante que toutes les directions données à l'école et tous les efforts du plus dévoué des maîtres.

3. L'*amour de la patrie* est un sentiment placé par la nature elle-même dans le cœur de tout homme bien né. Mais, pour être parfait, résister à toutes les séductions et ne faiblir devant aucune déception, ce sentiment naturel a besoin d'être élevé à l'état de *vertu*.

L'amour naturel de la patrie naît naturellement de l'amour de l'enfant pour sa famille. Il en est comme l'élargissement. S'il a commencé par aimer tendrement son père et sa mère, l'enfant aimera aussi la maison dans laquelle ils lui ont donné le jour

et dans laquelle peut-être, il les a vus fermer les yeux à la lumière. Il aimera également l'église dans laquelle il a reçu le baptême et la première communion, l'école dans laquelle des horizons jusqu'alors inconnus se sont ouverts devant ses yeux, le village qui entoure le toit paternel et tout le pays dans lequel ce village est situé. S'il a aimé ses petits camarades et ses condisciples, il aimera aussi ses concitoyens, il sera bon et généreux et se montrera patriote ardent et dévoué. Même dans ses vieux jours et même sur la terre étrangère, il ne cessera de penser avec affection, peut-être le cœur gros et les yeux humides, à la cabane qui l'a vu naître, au cimetière où reposent ses ancêtres, à ses compagnons de jeux, en un mot, au pays aimé entre tous qu'il appelle sa patrie.

L'amour de la patrie, disons-nous, naît spontanément. Ce n'est pas à dire toutefois que l'éducation n'ait pas à s'en occuper. Elle doit, au contraire, chercher à le développer et, en même temps à lui donner le caractère de sentiment raisonné.

A cet effet et surtout pour ce qui concerne particulièrement notre belle Suisse, nous ne consacrerons donc pas les heures de géographie uniquement aux arides questions des méridiens et des parallèles, des frontières nationales et intercantonales, de la hauteur de certaines montagnes, de la place occupée par telle ou telle ville et du chiffre de sa population. Il n'est certes pas moins important de faire connaître et, par là de faire aimer à nos élèves les admirables beautés physiques de notre petit pays et les bienfaits naturels semés par la Providence depuis le lac de Constance jusqu'au bleu Léman, depuis la frontière de l'Italie jusqu'aux confins de l'empire germanique. Si quelques-uns de nos lecteurs d'aujourd'hui ont été jadis nos condisciples, qu'ils se rappellent le poétique et émouvant discours prononcé à Fribourg, en 1868, à l'occasion de l'assemblée générale des Etudiants suisses, par M. Théodore Wirz, un fils des Waldstätten, alors président central et aujourd'hui l'un des magistrats les plus éminents de notre patrie. En évoquant ce souvenir, ils se rendront compte de l'impression indescriptible que peuvent produire sur la jeunesse quelques paroles dictées par un patriotisme sincère et ardent.

De même dans l'enseignement de l'histoire nationale, nous ne nous attacherons pas avec une prédilection exclusive aux sèches questions de dates et de noms propres. Il y a des pages si belles dans l'histoire de notre Helvétie! Ne nous lassons donc pas de raconter à nos élèves la noble ambition et le mâle courage des fondateurs de notre indépendance. Disons leur la vaillance de nos pieux ancêtres, l'héroïsme des Fontana et des Winkelried. Montrons leur en même temps comment nos aïeux ne séparaient jamais l'amour de la patrie de l'amour de la religion et demandaient à la religion le courage de mourir pour la patrie. Bref, que notre enseignement ne soit pas aride, mais animé! Que nos

paroles partent du cœur en même temps que de la mémoire. C'est à cette condition seulement que les leçons d'histoire seront intéressantes et vraiment profitables.

A côté de l'histoire et de la géographie, le chant patriotique a également son importance éducative. Comment ne pas aimer le pays dont on chante les splendeurs et les gloires? Aussi saluerions-nous avec joie tout progrès qui s'accomplirait à cet égard dans nos écoles de la Suisse française, bien inférieures, en cette matière, aux écoles de la Suisse allemande.

Dans les Etats monarchiques d'Allemagne, un jour de joie est accordé à la jeunesse scolaire à l'occasion de la fête du souverain et de l'anniversaire de sa naissance. L'assistance obligatoire au Service divin et, suivant les cas, à une allocution de circonstance est suivi d'un congé général. Nous n'ignorons pas qu'avec nos institutions républicaines, cet exemple est difficile à imiter. Mais de combien d'anniversaires, célèbres dans nos annales nationales, l'éducateur ne peut-il pas profiter pour parler à l'enfant de la patrie et de l'amour que nous lui devons?

La patrie, nous le répétons, a droit à notre amour. Mais, hélas! il est des circonstances dans lesquelles cet amour n'est plus une chose si naturelle et si facile. Aujourd'hui, c'est un sacrifice financier que la patrie me demande. Demain, elle me demandera peut-être de quitter mes foyers pour marcher sous les drapeaux. Une autre fois, telle espérance que j'avais conçue aboutira à une amère déception. Une autre fois encore, ceux qui, dans mon pays, sont à la tête des affaires me froisseront dans mes convictions les plus intimes et les plus sacrées. Que faire alors? Que faire quand le cœur commence à être brisé? Nous l'avons insinué plus haut: le moment est alors venu d'aimer la patrie par devoir et par vertu. La reconnaissance nous y oblige et la religion nous le prescrit. Si nous ne recevons pas de la patrie tous les bienfaits désirés, il est des bienfaits dont nous lui sommes incontestablement redevables. Et quand le Souverain législateur nous ordonne de « rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu, mais aussi à César ce qui appartient à César », « d'être soumis à l'autorité, parce que tout pouvoir vient de Dieu », « de prier pour le roi et pour tous ceux qui sont revêtus de quelque autorité », « de craindre Dieu et d'honorer le roi », il ne nous dit nullement que l'amour de la patrie cesse de constituer un devoir le jour où telle institution nationale cesse d'être conforme à nos idées.

Voilà pourquoi Montesquieu avait mille fois raison de dire: « Le meilleur chrétien sera aussi toujours le meilleur citoyen; plus il pensera devoir à Dieu, plus aussi il croira devoir à la patrie. » Voilà aussi pourquoi nous ne saurions souhaiter à notre beau pays de bienfait plus précieux que celui de posséder des écoles profondément et éminemment chrétiennes.

Deux remarques encore et nous aurons fini.

Tout en nous appliquant à inculquer à l'enfance un ardent

amour de la patrie, ne négligeons pas de lui faire bien comprendre que le patriotisme vrai ne consiste nullement dans certains grands mots, certaines phrases sonores et certaines périodes retentissantes. C'est avant tout une affaire de fidélité inviolable, de désintéressement généreux, parfois même, d'abnégation et de dévouement. Les plus éloquents dans les fêtes nationales ne sont pas toujours, dans les fonctions publiques, les plus fidèles au devoir, ni en face du danger, les plus intrépides sur le champ de bataille. Les vrais héros ne sont pas les patriotes qui, à la fin d'un banquet se proclament prêts à mourir pour la patrie et qui, quand la patrie ne satisfait pas toutes leurs ambitions et tous leurs désirs, n'ont rien de plus pressé que de lui tourner le dos et de l'oublier. C'est là un patriotisme qui fait involontairement songer à l'amour de la chèvre pour le chou.

Sachons, en outre, professer un patriotisme ardent, sans tomber pour cela dans ce que le langage moderne appelle le *chauvinisme*. Ce nouveau mot désigne la manie de certains hommes de croire et de prétendre que dans leur propre pays tout est parfait, et que rien de bon ne saurait se trouver ailleurs. Quoi de plus stupide ? Quoi de plus faux ? Quoi de plus injuste ? Dieu, qui est le Père et la Providence de tous, n'a pas refusé tous ces avantages aux autres peuples, pour les donner tous à un seul. Si notre pays est beau, les autres pays ont aussi leurs beautés. Si notre histoire renferme des pages glorieuses, il n'en est pas autrement des annales des autres nations. Si nos mœurs nationales ont leur mérite, le caractère des autres peuples a aussi le sien. S'il y a des imperfections et des misères ailleurs, il n'en manque pas chez nous. *(A suivre.)*

POURQUOI UNE CHAIRE DE PÉDAGOGIE

A L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG ?

Telle est la question que beaucoup de personnes se sont adressée à l'ouverture de notre Université naissante.

Que la Faculté des lettres comprenne des chaires des littératures nationales, classiques et étrangères, des chaires de philosophie, de philologie, d'histoire, rien de plus naturel, mais de quelle utilité peut être une chaire de pédagogie ? Cette science n'a été enseignée, jusqu'à ces années dernières, ni dans les Facultés de France, ni dans les Universités de Belgique, ni dans celles d'Espagne, ni dans celles d'Italie.

Quiconque voudra bien nous suivre, sans parti pris, dans